

BIRGER MUNK OLSEN

Comment peut-on déterminer la popularité d'un texte au Moyen Âge?

L'exemple des œuvres classiques latines

Abstract

This paper discusses the possibilities and ways of determining the impact of classical Latin literature in the Middle Ages, taking as an example the four centuries from the ninth to the twelfth and using the four most relevant parameters: the literary influence, the explicit statements, the holdings of libraries, and the production of manuscripts. As for the influence, imitation is by far the most significant criterion, whereas quotations may often be second hand, and reminiscences fortuitous. Library catalogues, though rather rare for our period, can give useful information on the characteristics of the holdings at different periods of time. It is impossible to know if the books mentioned were actually read, but if the additions to the lists of holdings are correctly dated, the added information show which new texts were considered indispensable at a given moment. Finally, if certain precautions are taken in interpreting the numbers, the extant manuscripts and fragments allow us partly to identify the most widely diffused texts for the whole period, partly to follow the evolution of the grammar curriculum and to determine for each of the four centuries the popularity of the works that were not read in the schools. A comparison between the data from the catalogues and those from the manuscripts shows many disparities, especially for most of the Ovidian poems and for short texts, which easily disappear when they are not bound with other works. As a result, it is after all the surviving manuscripts that appear to constitute the most reliable approach for measuring the popularity of a given text.

1 Introduction

Un aspect important des recherches sur la réception est de déterminer d'une façon aussi précise que possible l'impact d'une œuvre littéraire. On peut la suivre d'une manière globale depuis sa composition jusqu'au temps présent. Mais surtout pour les œuvres anciennes,

de l'antiquité et du Moyen Âge, chaque étape de leur survie exige de l'investigateur des connaissances et des méthodes spécifiques. Comme les goûts changent d'une manière notable au cours des âges, il serait souhaitable d'opérer avec des tranches chronologiques plus petites, en pratique des siècles, qui constituent probablement l'unité minimale, vu les difficultés de dater avec plus de précision les matériaux médiévaux. Initialement je m'étais proposé d'étudier seulement les XI^e et XII^e siècles, mais je me suis vite rendu compte qu'il était impossible de les traiter de façon satisfaisante sans tenir compte des deux siècles précédents, sur les acquis desquels ils se fondent. J'ai donc fini, malgré le titre des volumes (Munk Olsen, *L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles*), par retenir une tranche de quatre siècles, en essayant de dégager l'évolution d'un siècle à l'autre.

On peut naturellement se limiter à un seul texte ou à l'œuvre d'un seul auteur, mais tout est relatif, et l'on risque de succomber à la tentation d'exagérer ou de sous-estimer son importance. En principe, il faudrait donc tenir compte de tous les textes disponibles pendant la période envisagée, mais ce serait là une tâche immense, comme on peut le constater en parcourant les *Indices* du *Thesaurus linguae latinae* et du *Nouveau Du Cange*, lesquels enregistrent des milliers de titres. J'ai donc, comme un modeste début, retenu un corpus de cinquante-trois auteurs classiques latins, qui sont les plus anciens ou qui étaient considérés au Moyen Âge comme les plus anciens. Ils sont représentés par environ deux cents textes, sur lesquels il faut fonder de préférence une enquête, car ceux d'un auteur ont pu avoir des succès très divers. De Stace, p. ex., les *Silves* étaient pratiquement inconnues au Moyen Âge, tandis que la *Thébaïde* était très populaire et l'*Achilléide* modérément répandue.

Afin de mesurer l'importance d'une œuvre au Moyen Âge, on peut avoir recours essentiellement à quatre paramètres: son influence sur la littérature et la pensée médiévales, les témoignages explicites, sa présence dans les bibliothèques, d'après les inventaires de l'époque, et la production d'exemplaires de l'œuvre, telle qu'on peut la connaître par les manuscrits qui ont survécu entièrement ou partiellement.

2 Influence

L'influence d'un texte se manifeste tout d'abord par le fait qu'on s'en est inspiré et qu'on l'a imité. C'est là un paramètre assez complexe et

difficile à explorer d'une façon exhaustive et sans subjectivité. Mais il est bien connu, p. ex., que Ludwig Traube, en se fondant essentiellement sur la versification, a divisé les six siècles, du VIII^e au XIII^e, en trois périodes égales d'après les trois poètes classiques qui ont été jugés les plus dignes d'être imités: "die nachahmenswertesten Dichter": l'*aetas vergiliana* aux VIII^e et IX^e siècles, l'*aetas horatiana* aux X^e et XI^e et l'*aetas ovidiana* aux XII^e et XIII^e (Traube 118). Il va sans dire que c'est là une simplification qu'on peut toujours discuter. D'aucuns, p. ex., soulignent le rôle continu de Virgile, d'autres sont d'avis qu'il faille avancer l'*aetas ovidiana* au XI^e siècle. Le premier vrai imitateur d'Ovide est probablement Baudri de Bourgueil, mort en 1130, qui est suivi au XII^e siècle par Chrétien de Troyes et par bien des autres, mais il est notable que presque tous les nombreux pseudo-ovidiana ne soient attestés ou attribués explicitement à Ovide qu'à partir du XIII^e siècle. Le XII^e siècle se signale également par le goût des romans antiques, surtout dans le domaine français, le *Roman d'Énéas*, le *Roman de Thèbes* et le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, lesquels puisent, un peu par hasard, dans des poèmes populaires: l'*Énéide* de Virgile, la *Thébaïde* de Stace et le *De excidio Troiae historia* de Darès le Phrygien, mais le dernier roman, afin de traiter le sujet d'une façon aussi complète que possible, a recours également à l'*Ephemeris belli troiani* de Dictys le Crétois, qui était beaucoup moins connue.

On peut compter aussi les citations classiques dans les textes médiévaux. Certes, il y a des écrivains qui citent de première main, en montrant une connaissance directe de quelques textes ou même d'un nombre important de textes classiques, comme Jean de Salisbury dans le *Metalogicon* et le *Policraticus*. Mais si l'on parcourt les nombreux travaux de Max Manitius sur le sujet, on doit constater qu'il s'agit souvent d'un nombre très limité de citations dans un texte, que ces citations reviennent souvent dans d'autres textes du même auteur ou dans des textes d'autres auteurs et qu'elles sont souvent dépourvues de toute indication précise de la source. À moins qu'il ne s'agisse de souvenirs des années scolaires, il est donc probable qu'on a utilisé dans une large mesure des recueils de proverbes, des florilèges, des glossaires ou des textes grammaticaux, mais il est difficile de le savoir vu que beaucoup de florilèges n'ont pas encore été édités et qu'il y a eu certainement des pertes importantes pour cette sorte de textes. Ou bien, on a pu trouver les citations dans les écrits d'autres auteurs. Ainsi, p. ex., Sedulius Scottus cite fréquemment Horace dans son *Collectaneum miscellaneum*, donnant l'impres-

sion d'avoir une connaissance approfondie de ce poète (ed. Simpson). Or, François Dolbeau a bien démontré que toutes ces citations sont tirées de sources intermédiaires, principalement du commentaire de Porphyryon, texte très rare, mais dont il a eu la chance de disposer d'un exemplaire (Dolbeau 70–84).

Il serait tentant aussi de faire état des réminiscences qu'il devient de plus en plus facile d'identifier grâce au nombre croissant de concordances et de bases de textes numérisés. Mais souvent il s'agit d'un mot ou de deux, et parfois on arrive à des résultats tout à fait invraisemblables. Ainsi, p. ex., Bernard Jacqueline a relevé des réminiscences de Tacite chez Bernard de Clairvaux et Laurent L. Braceland de Lucrèce chez le cistercien Gilbert de Hoylandia, mais ce sont là des textes très rares (Jacqueline 553; Braceland 149). Il n'y a aucune trace plausible de Tacite en France à cette époque et, pour Lucrèce, David Butterfield a démontré que toutes les citations du *De rerum natura* après le IX^e siècle, assez nombreuses au demeurant, sont de seconde main (Butterfield 286–88).

Pour les mots rares, on pourrait également envisager les florilèges prosodiques, qui en raffolent et qui portent souvent des listes de tels mots en marge ou en guise d'index.

3 Témoignages explicites

D'un intérêt particulier sont les témoignages explicites, lorsque des lecteurs médiévaux expriment leur admiration ou leur désapprobation à l'égard des auteurs ou des textes antiques (Munk Olsen, *L'étude*, IV, 2, 423–38). Il est vrai que de tels témoignages sont rares pour notre période, et qu'il s'agit souvent de clichés, comme “loquax Ovidius” ou “urbanus Statius.” En outre, on attachait beaucoup d'importance à la question de savoir si l'auteur pouvait être considéré comme chrétien ou quasi chrétien, comme c'est le cas notamment de Sénèque, ou si, bien que païen, il annonce des vérités inspirées de Dieu, comme il arrive fréquemment pour Virgile.

Toutefois des *accessus*, des commentaires ou des gloses contiennent occasionnellement des observations intéressantes, et nous avons conservé une bonne vingtaine de pièces en vers de poètes connus ou anonymes, qui traitent incidemment ou entièrement le sujet. Dans des lettres ou des ouvrages en prose, on trouve aussi parfois des discussions de ce genre. Ainsi, p. ex., dans le *Metalogicon* (ed. Hall 49), Jean de Salisbury fait un éloge circonstancié de Sénèque,

et dans le *Policraticus* (ed. Webb 318–20), il critique sévèrement Quintilien d’avoir mal parlé de lui. De même dans une lettre à Rainald de Dassel, prévôt à Hildesheim, qui lui avait reproché de s’occuper trop de Cicéron, Wibald, abbé de Corvey, se sent obligé de sortir tout un arsenal de justifications et d’assurer qu’il ne considère pas les œuvres de Cicéron comme le plat principal, mais comme un délicieux dessert (ed. Hartmann II, 401–02); pourtant il y tient, car il ne peut pas supporter que tant de beautés, dans la forme et dans le contenu, se perdent à cause de l’oubli et de la négligence.

Enfin, il n’est pas rare que des annotateurs portent dans les marges des manuscrits des jugements de valeur sur des passages des textes.

4 Inventaires de bibliothèques

Les inventaires conservés des bibliothèques de notre période ne sont pas particulièrement nombreux. Nous en avons une bonne centaine qui mentionnent des classiques, mais ils sont assez inégalement répartis quant à la l’épace et à la catégorie de la bibliothèque. Ils nous sont conservés soit par des originaux, soit par des copies postérieures, faites souvent par des érudits des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et qui posent parfois des problèmes de datation et d’interprétation.

Le plus souvent, un inventaire ou le noyau d’un inventaire a été fait en une seule fois, donnant une vue d’ensemble très utile d’une bibliothèque ou d’un fonds de bibliothèque à un moment donné, mais on ne peut pas savoir naturellement si les livres relevés ont été lus effectivement ou si, couverts de poussière, on les a gardés à toutes fins utiles.

Néanmoins, pour chaque siècle, il serait possible de dresser des listes par ordre dégressif de la fréquence des différents textes mentionnés et de vérifier s’il y a eu des changements notables dans le contenu d’un siècle à l’autre.

Il arrive aussi que ces inventaires aient été mis à jour, parfois pendant plusieurs siècles, par des additions dans les interlignes, à la fin des sections, sur des espaces laissés en blanc ou comme des appendices aux inventaires, ce qui permet, si elles sont correctement datées, d’identifier les textes qu’on a jugés utiles d’ajouter à la bibliothèque. Les accroissements peuvent être aussi enregistrés dans des listes indépendantes, p. ex., de dons ou de livres copiés ou acquis sous un évêque, un abbé ou un *armarius*.

5 Production des manuscrits

Le dernier paramètre est la production de copies contenant le texte en question, car, vu le coût de fabrication et le temps employé, la confection d'un manuscrit doit correspondre à un besoin pressant de posséder ce texte à un moment donné.

Comme chaque copie d'un texte est un acte unique, on ne peut pas faire entrer en ligne de compte des tirages moyens, comme pour les textes imprimés. Il est donc nécessaire de se contenter des manuscrits conservés. Mais que faut-il entendre par un manuscrit conservé?

Du point de vue du contenu, j'ai exclu les extraits isolés ou insérés dans des florilèges, lesquels ne donnent qu'une connaissance très ponctuelle et superficielle des ouvrages, d'autant plus que les titres des ouvrages ou même les noms des auteurs y sont souvent absents ou erronés. En revanche, j'ai inclus les épitomés, car autrement on méconnaîtrait entièrement l'importance de textes comme le *De beneficiis* et le *De clementia* de Sénèque ou des *Controversiae* de Sénèque le Rhéteur, qui circulaient dans une large mesure sous une forme abrégée au Moyen Âge.

Du point de vue de l'état du texte, laissant de côté les palimpsestes réutilisés avant le IX^e siècle, que personne n'a pu lire au Moyen Âge, j'ai inclus non seulement les textes mutilés accidentellement et les textes inachevés, s'ils ne s'arrêtent pas trop loin de la fin, mais aussi les très nombreux fragments, qui sont en principe les restes de beaux manuscrits jadis complets, même si l'on ne peut pas toujours savoir s'ils proviennent de textes intégraux ou d'extraits. Les fragments posent cependant des problèmes, et il faut notamment tenir compte d'une part des *membra disiecta* afin de ne pas les compter deux ou plusieurs fois, d'autre part du fait que plus un texte est long, plus il a laissé de fragments. Ainsi, p. ex., on a 7% de fragments pour la *Coniuratio Catilinae* de Salluste contre 19% pour le *Bellum Iugurthinum*, lequel est environ trois fois plus long, et pourtant les deux traités étaient presque toujours copiés ensemble.

Afin que des statistiques soient utiles et probantes, il faudrait que les relevés soient exhaustifs, ce qui constitue un idéal pratiquement irréalisable, vu que bien des fonds de manuscrits ne sont pas encore catalogués, notamment ceux des archives, qui possèdent souvent d'importantes collections de fragments, et surtout que beaucoup de fragments se cachent certainement toujours dans les reliures de ma-

nuscrits et de livres anciens, n'étant mis au jour qu'à l'occasion de restaurations des volumes.

À la rigueur, il serait possible de faire des relevés quasi complets des manuscrits d'un texte, mais dès qu'on a affaire à une tranche chronologique précise, en l'occurrence de quatre siècles, on se heurte à de grandes difficultés, car les manuscrits sont souvent mal datés dans les catalogues, surtout les anciens. Pour être sûr de ne rien omettre, il faudrait donc en principe examiner tous les manuscrits sur parchemin dans tous les fonds du monde, ce qui serait évidemment une entreprise désespérée, surtout avec les restrictions de plus en plus rigoureuses que la plupart des bibliothèques jugent nécessaire d'imposer aux chercheurs, et ce n'est qu'à une époque récente que la situation s'est améliorée un peu grâce au nombre croissant de bases de manuscrits numérisés sur l'internet.

Dans les *Addenda et corrigenda* du tome III, 2, paru en 1989, j'ai pu ajouter environ deux cents nouveaux témoins, dont près de 40% sont datés du XIII^e ou du XIV^e siècles dans les catalogues et dont plus de 40% sont des fragments. Après 1989, j'ai repéré plus de deux cent cinquante nouveaux manuscrits et fragments. Les chiffres qu'on peut avancer ne sont donc jamais définitifs. Toutefois les fréquences de ces témoins ajoutés pour chaque texte correspondent en gros à celles du *corpus* primitif, si bien que les rapports quantitatifs entre les textes ne devraient pas être trop perturbés.

À cause des pertes, les témoins subsistants ne donnent qu'un faible reflet de la production, mais malgré de nombreux efforts, qui se limitent le plus souvent au bas Moyen Âge (Munk Olsen, *L'étude*, IV, 2, 21–23), il n'a pas été possible d'avancer des pourcentages fiables pour le taux de survie, qui doit dépendre aussi de l'âge des manuscrits, car plus un manuscrit est ancien, plus il risque de se perdre.

En outre, il n'a pas dû être le même pour tous les textes, et on peut distinguer en gros deux catégories. D'une part, il y a les livres usuels, notamment les livres scolaires, qui s'usent facilement par un emploi fréquent et qui finissent souvent par être mis au rebut, même si une partie subsiste en tant que fragments dans les reliures. D'autre part, nous avons les livres non scolaires, gardés en général soigneusement, dans les monastères dans le fonds conventuel, et plus rarement lus. Ils ont naturellement un taux de survie nettement supérieur. La différence entre les deux catégories devient nette si l'on compare le nombre de fragments, définis ici comme des textes mutilés du début et de la fin: il atteint, p. ex., 41% pour les *Métamorphoses* d'Ovide et 37% pour l'*Énéide* de Virgile, tandis qu'il n'y en a que 5% pour la prem-

ière partie des *Epistulae ad Lucilium* de Sénèque et 8% pour les *Facta et dicta memorabilia* de Valère-Maxime. En revanche, à l'intérieur d'une catégorie, les taux de survie devraient être à peu près égaux, si bien que les fréquences des témoins ont au moins une valeur relative.

6 Interprétation des résultats

Les relevés que nous avons pu établir montrent qu'il y a de grandes différences dans le nombre de témoins conservés d'un texte, lequel va de zéro, comme pour Catulle et Tibulle, dont il ne subsiste que des extraits, à 194 pour l'*Énéide* de Virgile, qui est le texte classique le plus copié.

Il va sans dire que, pour les textes les plus faiblement représentés, le hasard a joué un rôle décisif, et on peut constater seulement qu'ils n'étaient pas très répandus sans pouvoir établir une hiérarchie cohérente. En revanche, pour les textes les plus fréquemment représentés, il semble possible de dégager quelques grandes lignes de leur diffusion.

Sur la première liste, j'ai réuni, pour l'ensemble de la période envisagée, les vingt-cinq textes qui nous sont parvenus en plus de cinquante manuscrits et fragments et qui devraient donc être les plus populaires.

Les textes conservés dans plus de cinquante exemplaires, ix^e–xii^e siècle

100–194		50–99	
VERG. <i>Aen.</i>	194	Ps. SEN. <i>epist. Paul</i>	86
CIC. <i>inv.</i>	175	SOLIN. <i>collect.</i>	80
LVCAN. <i>Phars.</i>	174	PERS. <i>sat.</i>	72
CIC. <i>rhet. Her.</i>	156	SEN. <i>epist. Luc. (1–88)</i>	62
HOR. <i>epist.</i>	153	CIC. <i>off.</i>	56
HOR. <i>ars</i>	152	CIC. <i>Lael.</i>	55
HOR. <i>carm.</i>	147	Ov. <i>met.</i>	53
HOR. <i>sat.</i>	147		
SALL. <i>Iug.</i>	140		
HOR. <i>epod.</i>	130		
VERG. <i>georg.</i>	128		
CIC. <i>somn.</i>	125		
SALL. <i>Catil.</i>	125		
HOR. <i>carm. saec.</i>	118		
IUV. <i>sat.</i>	118		
VERG. <i>ecl.</i>	117		
TER. <i>comoed.</i>	108		
STAT. <i>Theb.</i>	104		

Les dix-huit qui ont plus de cent témoins sont tous des livres scolaires, appartenant à la même catégorie et ayant donc à peu près les mêmes chances de survie. Il s'agit de huit des *auctores maiores*: les poètes Virgile, Lucain, Horace, Juvénal, Térence et Stace, et les deux prosateurs: Cicéron et Salluste.

Dans la tranche de cinquante à quatre-vingt-dix-neuf témoins se trouvent les deux derniers *poetae maiores*: Perse et Ovide, ainsi que deux des traités moraux de Cicéron. C'est ici seulement que nous rencontrons quelques textes non scolaires, qui auraient dû pourtant avoir subi moins de pertes, à savoir les *Epistulae ad Paulum* du Pseudo-Sénèque, la première partie des *Epistulae ad Lucilium* de Sénèque et les *Collectanea rerum memorabilium* de Solin.

Au lieu d'envisager l'ensemble de notre période, on peut prendre aussi chacun des quatre siècles à part, afin de vérifier s'il y a des changements de popularité d'un siècle à l'autre.

Dans la seconde liste, j'ai mis en regard, dans un ordre dégressif, les vingt-cinq textes de chaque siècle qui nous sont parvenus dans le plus grand nombre de manuscrits ou de fragments.

Les textes conservés par le plus grand nombre de manuscrits pour chacun des quatre siècles

S. IX	S. X	S. XI	S. XII
VERG. <i>Aen.</i> (37)	VERG. <i>Aen.</i> (25)	HOR. <i>carm.</i> (50)	CIC. <i>inu.</i> (128)
VERG. <i>georg.</i> (27)	IVV. <i>sat.</i> (23)	VERG. <i>Aen.</i> (47)	CIC. <i>rhet. Her.</i> (121)
VERG. <i>ecl.</i> (25)	TER. <i>comoed.</i> (18)	HOR. <i>sat.</i> (44)	LVCAN. <i>Phars.</i> (118)
CATO MIN. <i>dist.</i> (16)	VERG. <i>georg.</i> (17)	HOR. <i>epist.</i> (43)	HOR. <i>epist.</i> (95)
IVST. <i>epit.</i> (10)	PERS. <i>sat.</i> (16)	HOR. <i>ars</i> (41)	CIC. <i>somn.</i> (94)
LVCAN. <i>Phars.</i> (10)	HOR. <i>carm.</i> (15)	HOR. <i>carm.saec.</i> (38)	HOR. <i>ars</i> (94)
SOLIN. <i>collect.</i> (10)	HOR. <i>epist.</i> (15)	HOR. <i>epod.</i> (37)	HOR. <i>sat.</i> (94)
HYG. <i>astr.</i> (9)	HOR. <i>sat.</i> (15)	SALL. <i>Iug.</i> (37)	SALL. <i>Iug.</i> (94)
SER. SAMM. <i>med.</i> (9)	VERG. <i>ecl.</i> (15)	IVV. <i>sat.</i> (36)	VERG. <i>Aen.</i> (85)
IVV. <i>sat.</i> (7)	HOR. <i>epod.</i> (14)	TER. <i>comoed.</i> (34)	SALL. <i>Catil.</i> (84)
PLIN. <i>hist. nat.</i> (7)	LVCAN. <i>Phars.</i> (14)	CIC. <i>inu.</i> (33)	HOR. <i>carm.</i> (76)
CIC. <i>Cato</i> (6)	HOR. <i>carm. saec.</i> (13)	LVCAN. <i>Phars.</i> (32)	STAT. <i>Theb.</i> (70)
DARES <i>exc. Troiae</i> (6)	HOR. <i>ars</i> (13)	SALL. <i>Catil.</i> (32)	HOR. <i>epod.</i> (67)
HOR. <i>carm.</i> (6)	APVL. <i>herm.</i> (12)	PERS. <i>sat.</i> (30)	SEN. <i>epist. Paul.</i> (67)
HOR. <i>epod.</i> (6)	STAT. <i>Theb.</i> (11)	VERG. <i>ecl.</i> (29)	HOR. <i>carm. saec.</i> (61)
HOR. <i>carm. saec.</i> (6)	CATO MIN. <i>dist.</i> (11)	VERG. <i>georg.</i> (29)	SEN. <i>epist. Luc.I</i> (55)
HOR. <i>epist.</i> (6)	CIC. <i>top.</i> (10)	CIC. <i>rhet. Her.</i> (22)	VERG. <i>georg.</i> (55)
CVRT. <i>hist. Alex.</i> (6)	CIC. <i>somn.</i> (10)	CIC. <i>top.</i> (22)	IVV. <i>sat.</i> (52)
TER. <i>comoed.</i> (6)	CIC. <i>inu.</i> (9)	CIC. <i>somn.</i> (20)	SOL. <i>collect.</i> (51)
CIC. <i>diu.</i> (5)	SALL. <i>Iug.</i> (7)	STAT. <i>Theb.</i> (20)	TER. <i>comoed.</i> (50)
CIC. <i>Tusc.</i> (5)	SALL. <i>Catil.</i> (7)	SOL. <i>collect.</i> (13)	VERG. <i>ecl.</i> (48)
CIC. <i>off.</i> (5)	SOL. <i>collect.</i> (6)	HOMER. <i>Ilias</i> (12)	SEN. <i>benef.</i> (46)
LIV. <i>hist. I</i> (5)	VERG. <i>moret.</i> (6)	SEN. <i>epist. Paul.</i> (12)	CIC. <i>off.</i> (42)
VITR. <i>arch.</i> (5)	LIV. <i>hist. I</i> (5)	HYG. <i>astr.</i> (10)	CIC. <i>Lael.</i> (40)
VERG. <i>moret.</i> (5)	GERM. <i>phaen.</i> (4)	Ov. <i>met.</i> (10)	Ov. <i>met.</i> (40)

Une comparaison des quatre listes permet de suivre en gros l'importance croissante des classiques dans le canon scolaire.

Quant aux huit *poetae maiores* étudiés dans les cours de grammaire, Virgile est presque seul en lice au IX^e siècle, qui mérite bien son nom d'*aetas vergiliana*, mais il garde sa position de force au X^e

siècle et surtout pour l'*Énéide*, copiée de plus en plus séparément, aux XI^e et XII^e siècles, malgré une baisse relative vers la fin, due certainement en grande partie à tous les exemplaires qui se trouvaient déjà dans les bibliothèques. Horace, à son tour, commence à s'affirmer au X^e siècle, le premier de l'*aetas horatiana*, et passe en tête au XI^e, tandis que ce sont surtout, mais pas exclusivement, ses poèmes en hexamètres qui se font remarquer par la suite et qui font l'objet plus souvent d'éditions indépendantes. Au XII^e siècle, ce sont avant tout le *Bellum civile* de Lucain et, à un moindre degré, la *Thebais* de Stace qui font des progrès impressionnants, devenant de vrais textes à la mode, tandis que les *Satires* de Juvénal et de Perse semblent atteindre leur apogée aux X^e et XI^e siècles avant d'être un peu délaissées par la suite; Perse a même disparu dans la liste du XII^e siècle, mais c'est là un texte très court, qui se perd facilement et s'il constitue un volume indépendant, ce qui arrive fréquemment au XII^e siècle d'après les inventaires. Térence semble avoir eu une diffusion moyenne, mais plusieurs des manuscrits du IX^e siècle sont des exemplaires de luxe illustrés, qui ne sont enrichis que plus tard de gloses et de commentaires. Ovide, enfin, occupe une place modeste en bas des listes du XI^e et du XII^e siècle et avec les *Métamorphoses* seulement, mais la transmission de ses poèmes posent des problèmes particuliers, auxquels je reviendrai.

Les textes en prose pénètrent plus lentement dans la partie littéraire du canon, mais les deux traités de Salluste s'affirment dès le XI^e siècle et connaissent un grand succès au XII^e, alors que les traités moraux de Cicéron, tout en faisant des progrès, occupent une place assez modeste. Le succès du *Somnium Scipionis* est dû surtout au commentaire de Macrobie, qui l'accompagne ou qu'il accompagne le plus souvent.

Dans l'enseignement élémentaire, il y a deux textes classiques qui se signalent: les *Disticha Catonis* et l'*Ilias latina*, attribuée en général à l'*Homerus latinus*. Bien que les premiers aient été utilisés partout pendant toute la période, ils sont représentés par un nombre décroissant de témoins de façon qu'ils sont absents dans la liste du XII^e siècle; ici aussi nous avons affaire à un texte court qui est copié de plus en plus séparément, alors qu'au début de notre période, il est en général inclus dans de grands recueils de textes en vers. L'*Ilias latina* est introduite seulement au XI^e siècle dans les écoles.

La plupart des manuels utilisés dans l'enseignement du *trivium* et du *quadrivium* sont tardo-antiques ou même médiévaux, mais en rhétorique le *De inventione* de Cicéron commence à se faire valoir au

x^e siècle et la *Rhetorica ad Herennium*, toujours attribuée à Cicéron, au xi^e, avant de passer en tête au xii^e siècle, pendant lequel les deux traités sont le plus souvent copiés ensemble. En logique, le *Perihermenias* d'Apulée ou du Pseudo-Apulée était populaire surtout au x^e siècle et les *Topica* de Cicéron surtout aux x^e et xi^e siècles avant de connaître une baisse au xii^e, due certainement à tous les traités modernes, qui ont vu le jour pendant cette période. Les *Astronomica* d'Hygin, mentionnés sous les ix^e et xi^e siècles, se rencontrent parfois dans des bibliothèques scolaires et ont pu être utilisés dans l'enseignement de l'astronomie.

Parmi les textes non scolaires, les *Collectanea rerum memorabilium* de Solin jouissaient d'une faveur constante, étant le seul texte de cette catégorie à figurer dans les quatre listes; il remplaçait utilement l'*Historia naturalis* de Pline l'Ancien, très longue et très compliquée à copier, également à cause de lacunes gênantes et un ordre perturbé, qui déparent le texte dans de nombreux manuscrits.

En ce qui concerne le ix^e siècle, le nombre de témoins est si modeste qu'il est difficile d'en tirer quelque chose de précis, sauf en ce qui concerne la place prépondérante de Virgile. On remarque, cependant, qu'un tiers au moins des ouvrages appartient à la catégorie des livres non usuels. À part les textes déjà mentionnés, il s'agit de traités d'histoire (l'*Epitoma* de Justin, l'*Historia Alexandri Magni* de Quinte-Curce et la première décade de l'*Historia romana* de Tite-Live), d'ouvrages scientifiques ou techniques (l'*Historia naturalis* de Pline l'Ancien, le *De architectura* de Vitruve) et d'œuvres philosophiques (les *Tusculanae disputationes* et le *De divinatione* de Cicéron). On peut hésiter sur le statut du *De excidio Troiae historia* de Darès le Phrygien, qui a été parfois copiée avec l'*Énéide* de Virgile, afin de compléter les "figmenta" du poète par le témoignage d'un témoin soi-disant oculaire, et sur le *De medicina* de Quintus Serenus, qui, au début, est principalement inséré dans des recueils de textes poétiques, tandis que, par la suite, il voisine surtout avec des traités de médecine. La présence de tous ces ouvrages pourrait signifier non seulement que la part des classiques dans le canon scolaire est encore limitée, mais aussi que ce siècle a une grande ouverture d'esprit, laquelle est confirmée d'ailleurs par tous les ouvrages en vers ou en prose qui sont conservés uniquement par un ou par quelques rares manuscrits de ce siècle: les *Fabulae* de Phèdre, le *De rerum natura* de Lucrèce, les *Cynegetica* de Grattius, les *Halieutica* d'Ovide ou du Pseudo-Ovide, le *De re coquinaria* d'Apicius, le *De medicina* de Celse, le *De die natali* de Censorinus, le *De re rustica* de Columelle, les *De-*

clamationes minores de Quintilien et les *Declamationes* de Calpurnius Flaccus. Apparemment, ils n'ont pas été recopiés pendant les siècles suivants, lesquels ont fait une sélection plus étroite de ce qu'ils jugeaient utile de conserver.

Au x^e siècle, on relève, tout à fait en bas de la liste, les *Arati phaenomena* de Germanicus avec plus d'un tiers des manuscrits de toute la période et la première décade de l'*Historia romana* de Tite-Live avec un quart des manuscrits.

La liste du xii^e siècle, enfin, contient presque les mêmes textes que celle de l'ensemble de la période, ce qui n'est guère surprenant vu qu'il pèse lourd dans les statistiques du fait d'une production intense et des chances de survie supérieures. En effet, d'après diverses enquêtes, les manuscrits de ce siècle, classiques ou non, constituent entre 55% et 60% de l'ensemble des quatre siècles.

Le seul nouveau-venu est le *De beneficiis* de Sénèque, auteur assez peu copié au début de notre période. Les *Epistulae ad Paulum*, toujours attribuées à Sénèque, se font remarquer au xi^e siècle, surtout grâce à leur insertion dans des manuscrits théologiques, mais c'est seulement à partir de la fin de ce siècle que les copies de la plupart des œuvres de Sénèque, du Pseudo-Sénèque et de Sénèque le Rhéteur, toujours confondu avec le philosophe, se multiplient, en grande partie sous une forme abrégée, avec en tête les *Epistulae ad Paulum*, la première partie des *Epistulae ad Lucilium* et le *De beneficiis*, plus long que le *De clementia*; elles étaient très souvent réunies dans de grands recueils, introduits en général par l'*Epitaphium Senecae* et la *Vita Senecae* de saint Jérôme.

7 Manuscrits vs mentions dans les inventaires

Il pourrait être utile de comparer le nombre de manuscrits conservés avec celui des mentions dans les inventaires de bibliothèque. Ce n'est pas une tâche facile, car dans ceux-ci les recueils sont en général décrits d'une manière incomplète par le premier titre ou par les titres les plus importants, et on se contente souvent de mettre seulement le nom de l'auteur, même lorsqu'il est responsable de deux ou de plusieurs ouvrages. En outre, surtout pour les livres scolaires, les bibliothèques possédaient parfois un nombre important d'exemplaires, et si ceux d'une bibliothèque ont tous été perdus, les résultats sont forcément faussés. C'est le cas notamment de Christ Church de Cantorbéry, qui avait, p. ex., onze exemplaires de Perse, représen-

tant 11% de l'ensemble des mentions de cet auteur, neuf exemplaires de Salluste, représentant 13%, etc. Or, aucun de ces exemplaires n'a survécu; en effet, il aurait été facile de les identifier puisque chaque volume porte une cote caractéristique, reproduite dans l'inventaire du XII^e siècle.

Une comparaison montre que pour la grande majorité des textes quelque peu répandus, le nombre de manuscrits est supérieur, à des degrés divers, à celui des mentions, même si l'ordre de fréquence varie souvent nettement entre les deux.

Il y a cependant quelques textes scolaires où c'est le contraire qui a eu lieu, à savoir les *Satires* de Perse, les *Disticha Catonis* et l'*Achilléide* de Stace, mais ce sont là des textes particulièrement courts, qui, d'après les inventaires, constituent de plus en plus souvent de petits volumes indépendants, des "libelli." En outre, parmi les *auctores maiores*, Ovide est le seul, à part Perse, à se comporter d'une manière divergente. Il est vrai que 9% des mentions ne contiennent que le nom de l'auteur sans précisions, mais si on s'en tient au reste, on constate que ce sont seulement les *Métamorphoses* et les *Fastes* qui suivent en gros le schéma habituel, tandis que pour les autres poèmes, dont la plupart sont pourtant assez longs, les mentions sont plus ou moins en surnombre. Il a donc dû y avoir des pertes particulièrement lourdes pour ces textes, mais elles ont dû se produire principalement après le XII^e siècle puisque les exemplaires sont encore relevés dans les inventaires antérieurs, même dans ceux de la fin de notre période.

Les données qu'on peut tirer des inventaires ne peuvent donc ni confirmer, ni infirmer celles auxquelles on peut arriver en comptant les manuscrits subsistants, mais il semble que ceux-ci constituent après tout l'approche la plus objective et la plus précise pour juger de l'importance d'un texte au Moyen Âge, à condition d'apporter les corrections nécessaires dans l'interprétation des chiffres.

Bibliographie

- | | |
|--|---|
| <p>Braceland, Laurent L. "Classical Reminiscences in Gilbert of Hoyland." <i>Noble Piety and Reformed Monasticism. Cistercian Studies</i> 65 (1981): 149–66.</p> <p>Butterfield, David. <i>The Early Textual History of Lucretius' "De rerum natura."</i> Cambridge: Cambridge University Press, 2013.</p> | <p>Dolbeau, François. "Recherches sur le Collectaneum Miscellaneum de Sedulius Scottus." <i>Archivum Latinitatis Medii Aevi</i> 48–49 (1990): 70–84.</p> <p><i>Ioannis Saresberiensis episcopi Carnotensis Policraticus sive De nugis curialium libri VIII.</i> II vols. Ed. Clemens C. I. Webb. London and Oxford, 1909.</p> |
|--|---|

- Ioannis Saresberiensis Metalogicon*.
Ed. J. B. Hall. Turnhout: Brepols, 1991.
- Jacqueline, Bernard. “Répertoire des citations d’auteurs profanes dans les œuvres de saint Bernard.” *Bernard de Clairvaux*. Paris, 1981. 549–54.
- Hartmann, Martina, ed. *Das Briefbuch Abt Wibalds von Stablo und Corvey*. 3 Bd. Hannover: Hahnsche Buchhandlung, 2012. Monumenta Germaniae Historica.
- Munk Olsen, Birger. *L’étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles* (abrégé *L’étude*).
- vol. I, *Catalogue des manuscrits classiques latins copiés du IX^e au XII^e siècle: Apicius– Juvénal*. Paris: CNRS Éditions, 1982.
- vol. II, *Catalogue des manuscrits classiques latins copiés du IX^e au XII^e siècle: Livius – Vitruvius – Florilèges – Essais de plume*. Paris: CNRS Éditions, 1985.
- vol. III, 1, *Les classiques dans les bibliothèques médiévales*. Paris: CNRS Éditions, 1987.
- vol. III, 2, *Addenda et corrigenda – Tables*. Paris: CNRS Éditions, 1989.
- vol. IV, 1, *La réception de la littérature classique: Travaux philologiques*. Paris: CNRS Éditions, 2009.
- vol. IV, 2, *La réception de la littérature classique: Manuscrits et textes*. Paris: CNRS Éditions, 2014.
- Simpson, Dean, ed. *Sedulii Scotti Collectaneum miscellaneum*. Turnhout: Brepols, 1988.
- Traube, Ludwig. *Vorlesungen und Abhandlungen*, vol. II, *Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters*. Hrsg. Franz Boll. München: C.H. Beck, 1911.